

Rose et bleu : les couleurs du genre

Priscille TOURAILLE



II.1

Estimer le sexe d'un enfant qui crapahute en couche-culotte blanche sur une pelouse relève du jeu de devinette. Mais nos contemporains se gardent bien de jouer à ce jeu-là. Il arrive cependant que des personnes s'exclament en toute bonne foi : « Oh ! La jolie petite fille ! ».

Elles s'entendent parfois rétorquer : « C'est un garçon ». L'embarras qui accompagne généralement la « méprise » signale – outre un manque d'humour sur la question – une étrange certitude en la capacité d'identifier la forme du sexe d'un nouveau-né sans l'avoir vue ni demandée. Au début du XIX^e siècle, certains magazines proposaient des concours de reconnaissance du sexe de jeunes enfants sur photographies (Paoletti & Kregloh, 1989 : 28). L'existence de tels concours montre que la question n'était pas conçue comme aisée ! Notons qu'à cette époque, tous les enfants portaient robes et cheveux longs. Aujourd'hui, certaines personnes prétendent que la seule physiognomie d'un bébé permet d'identifier son sexe. Cette prétention – qu'il serait d'ailleurs bien intéressant d'étudier – a toutes les chances d'être fantasmagorique (Shakin *et al.*, 1985). En effet, les enfants humains ne sont pas différents des petits de la plupart des animaux : les caractères sexuels secondaires (quand ils existent à l'état adulte) ne se développent qu'à l'adolescence. De ce fait on ne peut pas, en l'absence de marqueurs culturels, savoir le sexe d'un enfant si celui-ci n'est pas sur une table à langer.

Le code du bleu et du rose, en créant ce que l'on peut qualifier par plaisanterie un « dichromatisme sexuel artificiel »¹, permet à nos cultures, obsédées de définir les personnes par leur sexe, de corriger cette indifférenciation naturelle du phénotype qui contrarie ce projet de discrimination sociale que nous appelons depuis peu en sciences sociales le genre (Bereni *et al.*, 2008).

1. Le terme de « dichromatisme sexuel » est utilisé en biologie pour qualifier les différences de couleur du plumage entre mâles et femelles chez les oiseaux, entre autres.

Certaines personnes, qui avaient vingt ans dans les années 60, soutiennent que l'usage genré du bleu et du rose n'est plus d'actualité « puisqu'on trouve maintenant plein de couleurs » pour habiller les bébés. Une idée similaire est défendue dans le volume du dictionnaire des couleurs consacré au rose : les « layettes des petites filles, par opposition aux layettes bleues des petits garçons [...] furent roses pour les filles et ne purent être que roses jusqu'aux années 70 », l'auteur ajoutant qu'il s'agit là d'un « code vestimentaire et symbolique aujourd'hui disparu, mais qui reste imprimé dans notre mémoire collective » (Mollard-Desfour, 2002 : 31).

Une étude sociologique menée aux Etats-Unis établissait pourtant dans les années 80 que 75 % des bébés filles étaient bien habillés avec au moins un élément rose, contre 0 % des garçons, et que 79 % des garçons étaient habillés avec des éléments bleus contre 8 % des filles (Shakin *et al.*, 1985). Si le code s'est assoupli, si les parents ne mettent plus obligatoirement du rose aux filles et du bleu aux garçons, un aspect du code résiste d'une façon obsédante. Une observation des vêtements pour enfant disponibles en France révèle que *le rose* reste actuellement la couleur taboue pour les garçons jusqu'à l'adolescence (phénomène aussi noté par Fischer, 2006 : 258). Le rose se trouve, il est vrai, de plus en plus présent dans la garde-robe des hommes adultes. Mais comme dit une chanson du groupe *Madame Kay*, « quand les garçons portent du rose, c'est qu'ils n'ont rien à cacher », ce qui signifie que c'est à partir du moment où les hommes ont acquis tous les signes de la virilité (et fait la preuve de leur « hétérosexualité ») qu'ils s'autorisent à porter cette couleur (voir *infra* p. 6 pour la relation entre rose et homosexualité). Pour les enfants, le phénomène reste massif et il est relayé par un marketing commercial qui fonctionne de manière hallucinante, comme en témoigne le travail socio-photographique de l'artiste sud-coréenne JeongMee Yoon.

Des groseilles du Pleistocène aux nuisettes roses : le pas suspendu de la psychologie évolutionniste

Qui aurait dit que cette discrimination sociale par la couleur rose allait devenir la cible de cette discipline plébiscitée par les media qu'est la psychologie évolutionniste (Workman & Reader, 2007) ? Le fond de commerce de la PE, qui se revendique de la plus pure doxa darwinienne (Swami, 2007) est, rappelons-le, de justifier l'existence de mécanismes cognitifs différenciés entre hommes et femmes (Geary, 2003). Ce courant soutient que le cerveau des hommes et des femmes n'aurait pas évolué exactement de la même manière, car les hommes et les femmes n'auraient pas été soumis aux mêmes pressions sélectives, du fait, notamment, de

l'existence supposée très ancienne de ce qu'on nomme en anthropologie la « division sexuelle du travail » (Touraille, 1995).

Depuis l'an dernier, une marée internationale d'articles de presse déferle sur la Toile avec des titres de ce genre « At last, science discovers why blue is for boys but girls really do prefer pink »² ; « Why Girls Prefer Pink. Girls' Color Preference for Pink May Have Evolved for Biological Reasons »³, « Boys like blue, girls like pink – it's in our genes »⁴, « L'attrance pour le rose est biologique ! »⁵. Ces titres rendent compte d'une étude parue dans une revue possédant un important « facteur d'impact » : *Current biology* (Hurlbert & Ling, 2007). L'étude formule l'hypothèse que le trait culturel qui attribue le rose aux filles et le bleu aux garçons « doit résulter » d'une évolution sexuée de la vision. Le test élaboré pour soutenir cette hypothèse consiste à projeter des rectangles colorés sur un écran et à demander aux sujets de l'expérience de cliquer rapidement dans la zone qu'ils « préfèrent » (l'échantillon est composé de 208 individus hommes et femmes : 171 d'origine britannique, 37 d'origine chinoise). Les résultats montrent que les femmes ont une « préférence » pour les teintes bleues biaisées vers le rouge, alors que les hommes ont une « préférence » pour les teintes bleues biaisées vers le vert. Selon les auteurs, ce test pourrait constituer un début de réponse à l'appui de l'idée que la longue spécialisation des femmes dans le repérage des fruits mûrs (supposément rouges) parmi le feuillage vert a produit une adaptation plus poussée des femmes que des hommes dans la vision en trichromie : « Il est plausible que, avec la spécialisation dans la cueillette, le cerveau des femmes ait aiguisé l'adaptation à la trichromatie, ce qui soutient la préférence des femmes pour des objets plus rouges que l'arrière-plan » (Hurlbert & Ling, 2007 : 625).

Il y aurait évidemment un grand nombre de lectures critiques possibles sur les tenants et aboutissants de telles élucubrations scientifiques. Trois ébauches seront proposées ici. La première en appelle à des modèles par ailleurs très complexes de biologie. Les deux lectures suivantes procèdent à quelques mises au point d'un point de vue de sciences sociales.

Les données de la biologie laissées pour compte

Les oiseaux sont trichromates, parfois tétrachromates, les mammifères sont en majorité dichromates (Bowmaker, 1998). La trichromatie est

2. Par Mark Henderson, science editor, *The Times*, August 21, 2007.

3. Par Jennifer Warner, WebMD, Medical News, 2007 WebMD.

4. Par Steve Connor, science editor, *The Independent*, August 21, 2007.

5. Par Catherine, rédactrice de babyfrance.com

censée avoir aussi réévolué chez les primates catarrhiniens (dont les humains font partie) en rapport avec le repérage des fruits mûrs dans le feuillage (Dulai & Von Dornum, 1999). Or, la quête alimentaire des primates non humains n'étant pas globalement différenciée selon le sexe, il n'y a, en théorie, aucune raison que les mâles et les femelles aient été soumis à des pressions de sélection différentielles quant à la vision des couleurs. Cependant, il n'est pas, évolutivement parlant, aberrant de spéculer sur le fait que des activités sociales différenciées aient pu favoriser à la fois des individus trichromates (collecteurs) et des individus dichromates dont la vision, disent certaines études, peut se révéler avantageuse dans la chasse pour déceler des formes dans un environnement confus (Alexander, 2003). Le fait que les femmes soient plus nombreuses que les hommes à être trichromates serait donc le résultat de pressions de sélection sociales liées à l'institution d'une division genrée du travail. Hormis l'idée que cet écart sexué dans la vision des couleurs pourrait être le résultat de pressions de sélection tout à fait sociales, la probabilité d'une évolution adaptative est, en l'occurrence, relativement douteuse. Des études établissent que, chez certains primates, les femelles peuvent être partiellement trichromates et tous les mâles dichromates (Regan *et al.*, 2001). Or, mâles et femelles recherchant le même type de nourriture, ce n'est pas *a priori* par des pressions de sélection différentielles sur les mâles et les femelles que ce phénomène a pu évoluer. Il a sûrement plus à voir avec la contrainte d'un mode d'hérédité lié au chromosome X. Les gènes responsables de la vision en trichromie (axe rouge/vert) sont situés sur le chromosome X. Dans l'espèce humaine, il existe des mutations connues de ce gène qui rendent – sous certaines formes – les individus dichromates, phénomène appelé communément « daltonisme ». Ce lien à l'X explique que les hommes – qui n'ont qu'un chromosome X – sont plus souvent affectés : 8 % en moyenne dans les populations d'origine européenne (Sharpe *et al.*, 1999). Les mutations affectant la vision rouge/vert étant récessives, les femmes sont aussi moins fréquemment dichromates, dans la mesure où il faut que ces mutations affectent les deux X d'une femme pour être exprimées. Le mécanisme est exactement celui qui préside à l'hémophilie, qui atteint plus les hommes que les femmes dans la mesure où elle est aussi commandée par un gène récessif situé sur le chromosome X. Notons que les psychologues évolutionnistes ne se préoccupent pas de formuler des hypothèses adaptatives pour expliquer le maintien de l'hémophilie dans les populations humaines ! Notons également que l'incidence du daltonisme des hommes est moindre dans la plupart des populations de chasseurs-cueilleurs (Sharpe *et al.*, 1999 : 26), ce qui mettrait en question l'hypothèse selon laquelle un relatif dimorphisme sexuel de la vision aurait été favorisé originellement par l'institution d'une division genrée du travail de subsistance.

Hurlbert & Ling rééditent, sans le dire, une hypothèse publiée quelques années auparavant dans une revue moins connue (Alexander, 2003). La question que posait clairement cette publication originale, et que pose (de façon non explicite, cette fois) l'article de *Curent Biology*, est en fait celle-ci : les hommes voient-ils en moyenne moins bien le rouge que les femmes ? Si les résultats pour la population masculine sont biaisés par le fait que certains hommes ne distinguent pas le rouge du vert, ladite préférence des hommes pour les bleus tirant sur le vert n'est pas à proprement parler une préférence ! Pour que les tests révèlent qu'une couleur est *préférée*, il faut que la personne puisse voir toutes les couleurs qu'on lui soumet. La notion de *préférence* se révèle donc inadéquate pour conceptualiser ce que les chercheuses annoncent dans leur article : *un écart dans la vision des tonalités rouges entre hommes et femmes*. Or, l'étude – qui comporte une page d'annexes – y précise là, et comme accessoirement, une chose capitale : tous les sujets testés ont une vision trichromate (vision dite normale) : ils ont passé des tests de dépistage du daltonisme au préalable. Dans l'échantillon de population testé, les hommes perçoivent donc *aussi bien* le rouge que les femmes. Cela sauverait, d'une certaine façon, le concept de préférence, mais élimine le lien fait par les auteurs entre ce concept et l'écart génétique hommes/femmes explicable par une adaptation plus parfaite des femmes à la trichromie. Les psychologues évolutionnistes maniant l'aporie au lasso, il ne faut pas s'en étonner outre mesure.

En ce qui concerne la « préférence » des femmes pour les nuances rougeâtres, les conclusions ne sont pas moins aporétiques. « Préférer » une couleur implique, certes, qu'on dispose des cônes rétiens pour la « voir ». Mais le fait qu'on ait la capacité de voir le rouge n'explique pas qu'on le préfère ! Sinon, pourquoi ne préférerait-on pas toutes les couleurs qu'on est capable de voir ? La notion de « préférence », au sens de préférence génétique, est la notion passe-partout de l'EP : elle n'est malheureusement pas passée au crible par les auteurs qui critiquent l'approche de cette discipline (Buller, 2006). Son usage prend son origine dans la théorie de la sélection sexuelle mise au point par Darwin, affinée par la suite par d'autres grands théoriciens de l'évolution. Mais elle subit avec l'EP une dérive spectaculaire. La condition d'évolution des dichromatismes sexuels (du plumage par exemple) s'enracine en effet dans l'idée d'une « sélectionnabilité » des préférences manifestées par les femelles envers des mâles plus colorés que les autres. Si on voulait faire ici un petit clin d'œil à la doxa de la sélection sexuelle, on devrait plutôt spéculer qu'une capacité à discriminer des fruits rougeâtres dans le feuillage devrait plutôt conduire les femmes à préférer les cerises, et pas à enfiler des culottes roses qu'une proportion non négligeable d'hommes sera de toute manière incapable de voir ! Pour résumer, l'argument évolutif de Hurlbert & Ling n'existe pas. Ces psychologues se limitent à tester ce que les gens ont *appris* à préférer culturellement en matière de couleur.

L'ignorance plus que suspecte des travaux des sciences sociales

La psychologie évolutionniste repose sur un double postulat. Le premier, c'est que toute pratique culturelle possède *a priori* une raison adaptative passée (elle a favorisé soit la survie, soit la reproduction). Dans le cas du rose, on obtient ce raisonnement implicite, d'une naïveté à couper le souffle de tout chercheur en sciences sociales : les sociétés ont remarqué que les femmes aimaient plus le rose que les hommes, elles ont donc (gentiment) créé la norme selon laquelle on habillerait les petites filles en rose ! Le deuxième postulat s'inscrit en creux dans le premier : les « préférences » (et les aversions) qui président aux comportements culturels ont été sélectionnées au début de l'évolution humaine, c'est donc qu'elles doivent être universelles. Ceci impose de prouver que les mêmes traits se retrouvent dans toutes les cultures. Bien évidemment, aucune étude de la PE ne remplit ce contrat méthodologique (même si elle cherche souvent sur ce point à faire illusion : par exemple – pour l'étude qui nous intéresse – les 37 sujets d'origine chinoise de l'échantillon). Si l'on montrait par exemple que, dans d'autres cultures, le vert est attribué aux filles et que les femmes de ces cultures préfèrent le vert, c'est le paradigme lui-même qui s'écroulerait, parce que cela voudrait dire qu'il y a forcément *une* des deux préférences qui est culturellement « non adaptative ». Mais laquelle ? La variabilité culturelle est la grande menace de l'EP. Ce qui explique certainement son ignorance insultante (mais non innocente) à l'égard des études des sciences sociales. Le silence de la littérature ethnographique sur la question semble témoigner du fait qu'aucune société n'adhère à ce symbolisme du bleu et du rose en dehors des sociétés occidentales modernes et de celles qui ont subi son influence⁶. Au XIX^e siècle en Europe, les bébés et les jeunes enfants étaient tous vêtus de robes et en blanc (Huun & Kaiser, 2001). Les historiens de la mode montrent que l'idée d'une différenciation chromatique en fonction du sexe a fait son apparition au début du siècle (Paoletti, 1987, 1997). Ils montrent que l'attribution exclusive (rose *ou* bleu) a fait l'objet de débats contradictoires jusqu'aux années 40, certains magazines de mode défendant aux Etats-Unis le code du bleu pour les filles et du rose pour les garçons (Paoletti & Kregloh, 1989 ; Kimmel, 1997 : 161), phénomène confirmé par l'ethnologue Van Gennep concernant la France de l'entre-deux-guerres (Fischer, 2006 : 257 ; Bereni *et al.*, 2008 : 92). Le code tel qu'on le connaît aujourd'hui ne semble avoir vraiment « pris » qu'après la Seconde guerre mondiale. Le triangle rose du régime nazi – choix pour lequel il existe peut-être

6. Le sondage effectué dans la base de données des *Human Relations Area Files* pour cette recherche n'a donné aucun résultat.

une explication par les historiens⁷ – permettrait peut-être d'expliquer le basculement (Frassanito & Pettorini, 2008). Le triangle rose a, comme on le sait, été adopté depuis quelques années comme symbole de la communauté gay dans la lutte contre les discriminations homophobes. Certains auteurs formulent que la publication du rapport Kinsey dans les années 50, qui mettait en évidence la fréquence des pratiques homosexuelles dans les sociétés occidentales, a porté l'hystérie d'une « féminisation des hommes » à son comble (Huun & Kaiser, 2001 : 116). L'apprentissage des valeurs de virilité hétérosexuelle, accompagnées d'une stigmatisation féroce de tout signe féminin chez un garçon, reste vivace aujourd'hui dans « ce bastion de l'homophobie silencieuse » que constitue l'espace scolaire (Tanhia, 2004). Des exemples récents montrent que les adolescents, dans certains lycées, courent toujours le risque d'un passage à tabac s'ils mettent un polo rose⁸. Voici le type de questionnement auquel aboutit un travail de sciences sociales : pouvons-nous prédire qu'une couleur censée rendre le sexe visible deviendra, de ce fait même, un outil de discrimination ?

Catégorisation de genre : l'interdit sous le masque de la préférence

La pratique culturelle récente qui consiste à créer un « dichromatisme sexuel artificiel » des nouveau-nés, prend racine dans une idée qui émerge avec les théories de la psychologie de la fin du XIX^e. Cette idée, qui n'a cessé de prendre de l'ampleur durant le XX^e siècle est celle-ci : le plus tôt on transforme les enfants en « de petits hommes et de petites femmes, le mieux c'est » (Paoletti, 1987 : 30 ; Paoletti, 1997 ; Huun & Kaiser, 2001 : 108). La couleur se révèle simplement un outil idéal pour servir la volonté du marquage de genre précoce qui caractérise nos sociétés. Otage de la discrimination de genre pour des raisons historiques encore mal explicitées, le rose remplit une fonction que n'importe quelle autre couleur pourrait remplir à sa place. Les études sur la socialisation de genre ont fourni un grand nombre de publications sur la question (Rouyer & Zaouche-Gaudron, 2006). Celles-ci montrent que l'outil de la couleur sert d'abord aux adultes, surtout en dehors du cadre familial, pour

7. L'auteur n'exclut pas que ce travail existe, même si elle n'en a pas connaissance.

8. <http://www.forceinpink.ca/our-story/?cp=3>.

Voir, pour la France, Dauvillier, 1958 : 3-41 ; Neveu, 1996 : 485-496 ; pour les États-Unis, Walters, 1939 ; Hoppner, 1946 ; Sullivan, 1997 (lu sur le site de l'American Council of Education : www.acenet.edu ; ce site ainsi que ceux qui sont indiqués dans certaines des notes suivantes ont été consultés le 2 mai 2008). De façon générale, on se reportera pour la bibliographie au site web de la Burgon Society qui a été créée en Angleterre pour promouvoir l'étude du costume universitaire (www.burgon.org.uk).

connaître le sexe des enfants dans le but de faire passer les « bons messages » quant à leurs qualités féminines et masculines escomptées (Shakin *et al.*, 1985 ; Pomerleau *et al.*, 1990). Elles montrent comment cet outil permet ensuite aux enfants de construire eux-mêmes, avec le maximum d'économie cognitive, les catégories garçon/fille comme catégories mutuellement exclusives, et ce, avant même que les enfants relient ces catégories aux données biologiques censées les justifier (Picariello *et al.*, 1990).

La hiérarchie homme/femme commence avec la catégorisation : il s'agit là de l'apport théorique majeur des études de genre. Présentons les choses simplement : on attend des garçons qu'ils sachent se défendre physiquement, qu'ils soient indépendants, aux filles qu'elles apprennent à plaire, à faire attention aux autres, etc. Le résultat, ce sont des petites filles qui minaudent et des garçons qui passent leur temps à vous menacer avec des bâtons ou des pistolets en plastique. Mais si les adultes encouragent les qualités de réactivité physique chez les petits garçons, c'est qu'ils pensent que ces qualités sont bonnes. S'ils encouragent les qualités d'attention aux autres et de soin aux choses chez les filles, c'est qu'ils considèrent que ces qualités sont bonnes. Mais, si c'est cela « être un garçon » et « être une fille », pourquoi tout enfant ne peut-il pas être à la fois un garçon *et* une fille ? Un enfant de 3 ans peut se faire le raisonnement. Pour empêcher cette logique d'émerger, il faut de l'interdit. Par exemple, on dira à un garçon, non pas « qu'il ne devrait pas pleurer », mais qu'il ne doit pas pleurer « comme une fille », etc. Si on lui dit qu'il ne doit pas avoir l'air d'une fille, c'est qu'« être une fille » ne peut pas être quelque chose de positif. Faut-il s'étonner, alors, dans ce cas, que les garçons méprisent les filles, exercent une discrimination féroce dans les cours d'école et humilient tout ce qui, chez leurs semblables, pourrait même risquer de manifester l'apparence d'une fille ?

La dictature du genre (Guilbert, 2004) a pour but de restreindre pour les individus le champ des possibles ; elle consiste à former peu à peu des « préférences », des compétences et une personnalité sur un modèle d'exclusion, ce qui fait que la notion même de « préférence » devient scientifiquement inutilisable. Les justifications évolutives du « choix » des jouets par les enfants et des conduites « turbulentes » des garçons sont déjà anciennes et ne cessent d'être invoquées (Raymond, 2008 : 110). Les justifications évolutives du rose sont nouvelles, mais représentent une même lignée de travaux « scientifiques ». L'explication de leur acceptation par les éditeurs scientifiques et de leur médiatisation à outrance pourrait être que ces travaux couvrent – ou cautionnent – le déni de l'inégalité de genre qui caractérise nos sociétés (Rhode, 1997). Ils occultent une contradiction sociale majeure et empêchent de comprendre que l'outil de la couleur fournie aux enfants – si « innocent » en apparence – est bien le premier maillon d'un processus de discrimination dont beaucoup de gens s'accordent, par ailleurs, à trouver les effets inacceptables dans le monde adulte.

Bibliographie

- ALEXANDER G. M. 2003, « An evolutionary perspective of sex-typed toy preferences : pink, blue, and the brain », dans *Archives of Sexual Behavior*, 32 (1) : 7-14.
- BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A. & REVILLARD A. 2008, *Introduction aux gender studies. Manuel des études sur le genre*, Bruxelles, de Boeck.
- BOWMAKER J. K. 1998, « Evolution of colour vision in vertebrates », dans *Eye*, 12 : 541-547.
- BULLER D. J. 2006, *Adapting minds. Evolutionary Psychology and the Persistent Quest for Human Nature*, Cambridge, MIT Press.
- DULAI K. S. & VON DORNUM M. 1999, « The evolution of trichromatic color vision by opsin gene duplication of New World and Old World primates », dans *Genome Research*, 9 : 629-638.
- FISCHER E. 2006, « Robe et culottes courtes : l'habit fait-il le sexe ? », dans Dafflon Novelle A. (dir.), *Filles-garçons. Socialisation différenciée ?* Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble : 241-266.
- FRASSANITO P. & PETTORINI B. 2008, « Pink and blue : the color of gender », dans *Child's Nervous System*, 24 : 881-882.
- GEARY D. C. 2003, *Hommes, Femmes. L'évolution des différences sexuelles humaines*, Bruxelles, De Boeck.
- GOLDACRE B. 2007, « Out of the blue and the pink », dans *The Guardian*, samedi 25 août.
- GUILBERT G.-C. 2004, *C'est pour un garçon ou pour une fille ? La dictature du genre*, Paris, Autrement.
- HURLBERT A. C. & LING Y. 2007, « Biological components of sex differences in color preference », dans *Current Biology*, 17 (16) : R623-R625.
- HUUN K. & KAISER S. B. 2001, « The emergence of modern infantwear, 1896-1962 : traditional white dresses succumb to fashion's gender obsession », dans *Clothing and Textiles Research Journal*, 19 (3) : 103-119.
- KIMMEL M. 1997, *Manhood in America. A Cultural History*, New York, the Free Press.
- MOLLARD-DESFOUR A. 2002, *Le dictionnaire des mots et expressions de couleur : le rose*, Paris, CNRS Éditions.
- PAOLETTI J. P. 1987, « Clothing and gender in America : children's fashions, 1890-1920 », dans *Signs*, 13 (1) : 136-143.
- PAOLETTI J. P. 1997, « The gendering of infants' and toddlers' clothing in America », dans Martinez K. & Ames K. L. (eds), *The Material Culture of gender, the Gender of Material Culture*, Winterthur, Henry Francis du Pont Winterthur Museum.
- PAOLETTI J. P. & KREGLOH C. L. 1989, « The children department », dans Brush Kidwell C. & Steele V. (eds), dans *Men and Women. Dressing the Part*, Washington, Smithsonian Institution Press, 22-41.
- PICARIELLO M.L., GREENBERG D. N. & PILLEMER D., 1990, « Children's sex related stereotyping of colors », dans *Child Development*, 61 : 1453-1460.
- POMERLEAU A., BOLDUC D., MALCUIT G. & COSSETTE L., 1990, « Pink or blue : environmental gender stereotypes in the first two years of life », dans *Sex Roles*, 22 (5/6) : 359-367.
- RAYMOND M. 2008, *Cro-magnon toi-même ! Petit guide darwinien de la vie quotidienne*, Paris, Seuil.
- REGAN B. C., JULLIOT C., SIMMEN B., VIÉNOT F., CHARLES-DOMINIQUE P. & MOLLON J. D. 2001, « Fruits, foliage and the evolution of primate colour

- vision», dans *Philosophical Transactions of the Royal Society, B: Biological Sciences*, 356 : 229-283.
- RHODE D. 1997, *Speaking of Sex. The Denial of Gender Inequality*, Cambridge, Harvard University Press.
- ROUYER V. & ZAUCHE-GAUDRON C. 2006, «La socialisation des filles et des garçons au sein de la famille : enjeux pour le développement», dans Dafflon Nouvelle A. (dir.) *Filles-garçons. Socialisation différenciée?* Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble : 27-54.
- SHAKIN M., SHAKIN S. & HALL STERNGLANZ S. 1958, «Infant clothing: sex labeling for strangers», dans *Sex roles*, 12 (9-10) : 955-963.
- SHARPE L. T., STOCKMAN A., Jägle H. & NATHAN J. 1999, «Opsin genes, cone photopigments, color vision, and color blindness, dans Gegenfurtner K. & Sharpe L. T. (eds), *Color Vision: from Genes to Perception*, Cambridge, Cambridge University Press.
- SWAMI V. 2007, «Evolutionary psychology : “new science of mind” or “Darwinian fundamentalism”», dans *Historical Materialism*, 15.
- TANHIA G. 2004, *Enculé ! L’école est-elle encore homophobe ?* Paris, Éditions LBM.
- TOURAILLE P. 1995, La notion de base biologique dans les spéculations autour du « sexe du cerveau » : un éclairage anthropologique, Mémoire de DEA, Paris, EHESS.
- WORKMAN L. & READER W. 2007, *Psychologie évolutionniste. Une introduction*, Bruxelles, De Boeck.